

passant—pourrait peut-être donner des renseignements utiles au public.

La maladie se déclare par une enflure autour des yeux, puis sur les parties de la tête où il n'y a pas de plumes, jusqu'au bec ; l'enflure est considérable et est accompagnée d'une espèce d'écume dans les yeux. Chez quelques-unes il y a toux. La maladie a duré, en moyenne, une semaine, et a été plus sévère pour les unes que pour les autres.

Je ne sais à quoi attribuer cette maladie, mes poules étant en excellent état et pendant bien. Elles ont été hivernées à l'avoine, aux patates bouillies, etc. La maladie les a atteintes ces jours derniers, c'est-à-dire depuis qu'elles sont dehors, en liberté.

Votre obéissant serviteur,

V. Cartier.

N. T.

Réponse.— Vos poules sont prises de diphthérie. Les auriez-vous mises dehors dans un endroit humide, exposées au vent et au froid ? En tous cas, séparez sans retard les malades—mettez-les dans un endroit bien éclairé, chaud, sec et sain. Lavez leur la bouche, et même la gorge, avec un petit pinceau trempé dans une faible solution de pétrole ; 1 de pétrole pour 10 d'eau. Si les malades manquent d'appétit, faites avaler de force quelques petites boulettes de pain et de viande.—Ces soins, et tous ceux qu'exigent les malades, supposent que vos volailles sont améliorées et précieuses. D'ailleurs, je ne connais pas de cas de cette maladie chez les poules du pays. Veuillez donc me dire quelle race vous avez, et à quoi vous attribuez la maladie.

Séparez donc les malades. Puis, veillez tous les jours à découvrir les nouveaux symptômes parmi celles qui n'étaient pas atteintes jusque-là. A toutes il faut une cour abritée des vents, un terrain sec et beaucoup de soleil, car la maladie est très contagieuse. Donnez un peu de viande, si c'est possible, de l'eau bien pure à laquelle vous ajoutez un peu de sulfate de fer (*couperose*). Essayez également une petite portion de grain trempée dans l'alcool.

Cette maladie a fait des ravages considérables chez moi, il y a quelques années. Elle s'est déclarée au printemps, après avoir fait sortir les poules (*Plymouth Rocks*) et les dindes d'un poulailler chaud et les avoir placées dans une remise sous un bocage trop ombragé, exposé aux vents et dans un printemps humide. J'ai dû les changer de quartiers, les soigner longtemps, et j'en ai perdu une portion considérable. C'est, d'ailleurs, l'expérience générale, ici et ailleurs. Le mieux c'est d'éviter les causes, et donner d'excellentes habitations aux races les plus rustiques.

L'ENSILAGE.

M. le Rédacteur.—Si ce n'est pas empiéter, voulez-vous si il vous plaît insérer dans votre journal ce que l'expérience m'a appris sur l'ensilage.

L'automne dernier, j'avais trois arpents de beau trèfle ; quand il fut en fleur et bon à couper, le temps fut si pluvieux qu'il commença à s'abattre sur la terre. Craignant de perdre la récolte entière, je résolus de faire un silo en bois dans une partie d'une travée de ma grange ; je le construisis de planches de pruche d'un pouce d'épaisseur tapissées de papier goudronné. Les dimensions étaient de 12 x 20 pieds et 7 de hauteur ; il m'en coûta deux jours de travail pour le faire. Aussitôt qu'il fut fini, je commençai à faucher le trèfle à la machine, et j'en coupai un arpent et demi. Nous commençâmes à ensiler, cinq de nous étaient à l'ouvrage, et la distance de la grange au champ étant courte, une charrette était constamment dans la grange. Deux se tenaient sur la meule ainsi qu'un cheval pour tasser et quant tout fut entré j'en coupai un autre demi arpent pour finir de l'emplier. Quand il fut plein j'étendis une couche de paille d'à peu près six pouces, puis je couvris le silo de planches, lesquelles je chargeai de pierres, le même jour. Il avait plu un peu dans la journée ; cinq jours après, la masse avait baissé environ trois pieds, j'ouvris le silo et je coupai le troisième arpent. Quand le silo fut plein je le couvris de nouveau.

J'étais désigné sous le nom de *vieux fou* par presque tous les voisins.

Vers le 15 janvier j'ouvris mon silo, les coins étaient légèrement moisiss, mais le centre était parfaitement conservé. Aussitôt que mes vaches en eurent mangé, elles en devinrent si friandes qu'elles ne voulurent pas manger d'autre chose tant qu'elles eurent ce fourrage vert. Leur lait augmenta en quantité aussi bien qu'en

qualité avec un repas par jour de ce trèfle. L'ensilage produit assez de chaleur pour ne pas geler. Quand à cette manière de traiter le trèfle, je suis bien certain qu'elle est la meilleure. Pour ce qui des profits à en retirer, il faut attendre que le sujet soit discuté.

Si vous considérez ceci de quelque intérêt pour vos nombreux lecteurs, j'en aurai peut-être quelque chose à ajouter. Votre etc. Abbottsford, 6 Février, 1884. Traduit de l'anglais.

O. CROSSFIELD.

Nb.— Nous recevrons avec plaisir les communications de M. Crossfield, qui nous semblent fort pratiques

ECHO DES CERCLES.

Cercle agricole de Deschambault.— Depuis le commencement de Janvier les membres du cercle ont eu le plaisir d'entendre deux conférenciers : Messieurs Maurice Croteau et Louis A. Bouillé ; tous deux de Deschambault.

M. Maurice Croteau nous a parlé du Nord-Ouest, et nous a donné de très intéressantes notions sur cette partie de notre pays : sur le climat, les mines, la richesse du sol, les rivières, les lacs, les montagnes, les villes, les chemins de fer construits et projetés, et sur la classe d'émigrés que le pays est le plus en état de recevoir.

Dans sa deuxième conférence, M. Maurice Croteau nous a entrete nu sur la géologie ; c'est-à-dire la formation du globe terrestre, son volume, ses reliefs, la hauteur moyenne des continents, leurs limites, la profondeur moyenne des océans, l'accumulation des eaux vers le pôle sud, la chaleur interne du globe, l'état probable de l'intérieur du globe, l'origine des mines de houille, des tourbières, l'effet des tremblements de terre et leur origine, l'origine des volcans, et une idée générale de notre province.

M. L. A. Bouillé, dans une autre conférence, nous a parlé des effets bienfaisants de la neige sur la terre.

Une motion fut proposée et adoptée unanimement pour remercier messieurs les conférenciers.

Ainsi, M. le rédacteur, je crois que ce court résumé des séances du cercle est suffisant pour faire connaître l'activité déployée par les membres du cercle.

L. C. MARAND.
Secrétaire-correspondant.
26 Janvier 1884.

Cercle agricole de Saint-Sébastien d'Aylmer.— J'ai l'honneur de vous transmettre le rapport des opérations de notre cercle agricole pour l'année 1883.

Nous avons tenu onze séances, et à chacune des réunions, nous avons discuté différents sujets agricoles. Rien de plus agréable pour nous que ces réunions du soir. Nous voudrions qu'elles se renouvelassent tous les jours, surtout pendant la longue saison de l'hiver.

Il est déplorable qu'un certain nombre de cultivateurs ne puissent assister à ces réunions. Ils perdent l'occasion de s'instruire et surtout de s'instruire d'une science qui leur rapporterait tant et de si grands profits.

Mais si d'un côté quelques-uns se montrent indifférents, il est beau de voir des cultivateurs faire plusieurs milles de chemin pour venir assister à nos réunions. Aussi, le croiriez-vous, Monsieur le Directeur, ceux qui ont été tant soit peu assidus, sont déjà passés maîtres dans l'art agricole.

C'est un vrai malheur pour la province qu'il ne se forme pas un cercle agricole dans chaque paroisse. Tenez, Monsieur le Directeur, l'enfant de la campagne, après avoir fait sa première communion, est loin d'avoir la science voulu pour faire un bon chrétien. Or, quel moyen lui reste-t-il pour apprendre ce qu'il ne sait pas ou ce qu'il ne sait qu'imparfaitement ? Les instructions et les catéchismes que son curé donnera les dimanches et jours de fêtes. Mais si ce jeune homme n'assiste ni aux instructions, ni aux catéchismes, il est évident qu'il restera dans l'ignorance de ses principaux devoirs ; il fera fausse route et se perdra pour l'éternité.

Est-ce qu'il n'en est pas ainsi en fait d'agriculture ? Quelle occasion les jeunes gens de nos villes et de nos campagnes ont-ils de s'instruire de l'art agricole ; art par excellence dans tous les pays ? Aucune. Les enfants naissent, grandissent et personne ne leur parle du bonheur de la vie champêtre. Or, si dans chaque village, chaque paroisse, chaque arrondissement un peu peuplé, il y